

Le Monde

LIVRES D'ÉTÉ

VENDREDI 29 JUILLET 2005

Apollinaire, le guerrier amoureux

Avec les « Lettres à Lou », les « Lettres à Madeleine » constituent l'autre grand massif amoureux de la correspondance du poète. Dans les deux cas, la guerre, avec la réalité et le spectacle de ses misères, est omniprésente

Patrick Kéchichian

Les lettres de Guillaume Apollinaire à Madeleine Pagès sont indissociablement d'amour et de guerre. Une guerre, celle de 1914-1918, qui n'est pas seulement le cadre terrible et la circonstance fortuite de cet amour mais le motif même de son incandescence. Voyant mourir leurs camarades dans les déluges du feu et de la mitraille, les soldats de la Grande Guerre devaient penser en tremblant à l'heureux hasard qui les laissait encore en vie. Et sans doute, lorsque l'existence ne tient qu'à un fil, est-il encore plus urgent de vivre avec intensité et passion.

A la lecture de ces lettres, qui constituent, avec celles à Lou (1), l'autre grand massif amoureux de la correspondance d'Apollinaire, on ne peut que lier ces deux réalités, la guerre et l'amour. Alors que la première est visible, aveuglante, douloureusement vécue chaque jour, l'autre reste virtuelle, en perpétuelle attente d'accomplissement et en désir fébrile d'incarnation. A la guerre qui déchire la chair, répondent l'amour et les mots qui l'exaltent. Et ce lien d'urgence absolue, qui donne des ailes à l'écriture formidablement libre du poète, est simplement bouleversant.

« Le théâtre même ne peut donner une idée du bombardement effroyable qui empourpre soudain le ciel, du sifflement des obus qui passent en l'air comme des autos passant sur le sol dans une course, de l'éclatement déchirant des bombes et des torpilles, du crépitement insensé de la fusillade dominé par le tac tac tac tout proche de la mitrailleuse », écrit Apollinaire le 10 décembre 1915 à Madeleine. Cette référence au « théâtre » est significative : l'esthétique fait partie de la perception du poète. Toutes ses lettres, à un degré ou à un autre, témoignent d'une vision, la portent sur la scène de l'écriture.

En première ligne, sous-lieutenant d'infanterie, Apollinaire savait de quoi il parlait. Quelques mois plus tard, le 17 mars 1916, il est blessé à la tête, et le 9 mai trépané. Il ne retournera pas au front et ne sera plus jamais le même Guillaume. Il meurt le 9 novembre 1918, à l'âge de 38 ans.

Tout se passe donc en très peu d'années, et dans le bruit ininterrompu de la guerre. Revenons un instant en arrière, où tout est encore plus rapide, marqué par l'accélération du temps. Le 2 janvier 1915,

« La Muse inspirant le poète », toile du Douanier Rousseau (1908-1909, 146 x 97 cm), Musée Pouchkine, Moscou



incorporé moins d'un mois auparavant, Apollinaire se trouve dans le train qui le conduit de Nice à Marseille, puis à Nîmes pour rejoindre son régiment d'artillerie. A Nîmes justement, il vient de passer, avec Louise de Coligny-Châtillon (Lou), une semaine de passion érotique brûlante, exaltée. A la fin mars, il reverra une dernière fois, brièvement, la jeune femme libérée et volage. Il continuera à lui écrire, occasionnellement, jusqu'à la fin de l'année, mais ce n'est plus que « l'ombre de [son] amour ».

Dans le train donc, il rencontre Madeleine Pagès, qui va prendre le

bateau à Marseille pour rentrer chez elle, près d'Oran, où elle est professeur de lettres. Elle a 22 ans, est la fille aînée d'une famille nombreuse. « Il est grand, oui, plutôt grand, avec des jambes un peu courtes et un buste important ; il porte un képi trop petit rejeté en arrière. » Ainsi le décrit-elle dans la préface de la première édition des lettres (incomplète et notablement expurgée par elle), qui date de 1952.

A partir de cette seule, chaste et fugace rencontre ferroviaire, Apollinaire, dès le printemps 1915, engage avec la « petite voyageuse discrète aux longs cils » une correspondance

qui va très vite prendre des dimensions conformes à son appétit amoureux, sexuel, presque ogresque. La guerre même devient une source où il puise son énergie et attise son désir : « L'horreur tragique, horrible obscure du corps-à-corps infernal dans les tranchées, les boyaux les entonnoirs augmente ma volupté à t'aimer... » « Le fracas des marées/Le tonnerre des artileries où la forme obscène des canons accomplit le terrible amour des peuples... », écrit-il dans l'un des « Poèmes secrets » qu'il destine, dans le même mouvement que ses lettres, à la jeune femme. Dans un autre

poème, « la tranchée » se métamorphose en chair blanche et dessine un fantastique sexe féminin, « plus long que le plus long serpent, long comme tous les corps des morts mis l'un devant l'autre ». Ou encore cette rêverie mélancolique du guerrier amoureux : « Ta toison est la seule végétation dont je me souviens ici où il n'y a pas de végétation. »

Apollinaire s'échauffe, s'emballa, parle de tout, de rien, de littérature, d'art, de « Picasso, grand artiste mais sans scrupule aucun », et surtout du corps inlassablement bla-

« Ta toison est la seule végétation dont je me souviens ici où il n'y a pas de végétation »

sonné de son amante épistolaire. Il le rêve, ce corps, le compare à celui de l'Aimée de *Cantique des Cantiques*, ou à ceux de la mythologie, Aphrodite, Hermione, Phèdre..., le reconstruit, le possède, l'asservit par la seule force de sa pensée et de son langage flamboyant. Il vaticine, se projette dans l'union durable avec Madeleine, tout en faisant, à distance, son éducation sentimentale et sensuelle. On ne possède pas les lettres de Madeleine, mais on devine que, d'abord réticente (elle est aussi réservée que Lou est délurée), elle ne tarde pas à approuver, consentant à cette audace des mots, partageant au moins une part de la ferveur érotique de son correspondant. A ce propos, on a pu s'étonner des conceptions matrimoniales un peu normatives de

l'écrivain, ou encore de sa propension à lier sa compagne par les chaînes de l'esclavage amoureux, à revendiquer résolument la place virile du seigneur et maître. En fait, c'est une véritable vision solidairement mystique et érotique qu'il élabore à mesure. Sa morale prend une allure paradoxale : « Peu de gens se sont aimés ou ceux qui l'ont fait ont agi illégalement et dans le vice. Il importe que deux esprits comme nous agissent dans la vertu mais d'une façon aussi complète, aussi passionnée que ceux qui sont dans le vice. » Laurence Campa, dans la préface de cette nouvelle édition complétée des *Lettres à Madeleine*, a raison de parler de « l'intuition fondamentale de la poétique apollinaire : l'union de l'ordre et de l'aventure ».

Enfin, le 26 décembre, une permission autorise les deux amants virtuels à se retrouver. Apollinaire restera en Algérie, auprès de Madeleine et de sa famille, jusqu'au 7 janvier 1916. Que se passe-t-il alors ? Le rêve entretenu avec tant d'ardeur et de hardiesse résiste-t-il à la réalité et aux limites ordinaires du sentiment ? Il est probable que non. Apollinaire regagne le front, en Champagne. Il écrira encore des lettres à son « amour adoré ». Mais un fil s'est mystérieusement rompu. La blessure de mars suivant et cette guerre qui à la fois se prolonge et qui se termine pour lui changeront radicalement toutes les perspectives. Comme si ce merveilleux pôle charnel et amoureux que représentait Madeleine avait cessé d'exercer son attraction.

LETTRES À MADELEINE
Tendre comme le souvenir de Guillaume Apollinaire. Edition revue et augmentée par Laurence Campa, Gallimard, 470 p., 22,50 €.

APARTÉ

Ballade irlandaise

UNE MARCHÉ DE SEUIL. Un banc de pierre grise envahi par la mousse. Un chêne ouvre aussi, enfonçant ses racines dans une terre molle recouverte d'herbe rase. Le vent de mer a rapporté des îles une pluie fine et serrée installée pour l'éternité. Paysage intérieur. On écrit en soi-même. Une idée. Des légendes qui maillent les souvenirs d'enfance. Il advient quelquefois que les imaginaires réussissent à s'ancrer dans la réalité. On est de quelque part. On l'avait oublié. Qui raconte l'histoire ? La vie au loin se boucle. Les désirs s'enchevêtrent aux hasards nécessaires. S'étonner. Rester humble et admettre du coup un nouveau paradoxe : se retrouver chez soi en restant étranger.

Plus de trente années que Michel Déon vit maintenant en Irlande. Il voulait y finir ses *Poneys sauvages*. N'y rester que le temps d'une simple parenthèse. Une sorte de jeu. Mise en situation. « Par une de ces prescences dont maints autres livres

m'ont offert l'exemple, j'avais imaginé (...) que mes personnages achèveraient leur course sur cette terre d'Irlande que je connaissais encore à peine, et voilà que, guidé par une des forces obscures qui ont tant joué avec mon existence, je me trouvais attiré exactement dans le décor des Poneys. (...) Je comptais sur le choc d'un monde nouveau, plus rude, sur je ne sais quelle force tellurique qui avait fait de cette terre atlantique une couveuse d'écrivains, de poètes, d'interprètes, de rêveurs déchainés. »

Rien qu'un pas à franchir. Fées, sorcières et gobelins... L'odeur âcre du sol. Et Déon est resté. De ces auteurs d'Erin, rassemblant les mots jetés dans le ras des tempêtes, il est beaucoup question dans *Cavalier, passe ton chemin !* (1), de William Butler Yeats surtout. Le titre est emprunté à son épithaphe du cimetière de Durriff. Déon fait du poète, de sa vie, de son œuvre, l'épicentre absolu d'une errance intime. Pointe de compas plantée, il trace autour de lui le cercle et les rosaces d'une longue promenade. Un doux vagabondage. C'est que les Lettres ouvrent un lent apprentissage qui permet de comprendre et les lieux et les gens. « Terre meuble gorgée d'eau. » Marais à bécassines et étangs à canards. La tourbe qui bouillonne. Le frisson vient du sol et vous gagne en entier. On fait sur les chemins d'étonnantes rencontres. Un vieil aristocrate drapé dans un orgueil de fin du

monde, las de chasse au renard, qui, l'argenterie de famille vendue, se tire dans la tête une cartouche de fusil de chasse dans la forêt de Gort. Le facteur de Ballindereen, au ciré jaune usé et au vélo sans âge, refusant d'aller vivre chez sa fille à San Francisco. Pat-Jo, l'homme à tout faire, bâtisseur de murets, aux deux sœurs religieuses, guéri d'un début de lèpre par un voyage à Lourdes. Lorsque l'on a la foi... C'est Father Campbell, saint homme érudit, dont la messe d'enterrement est dite par son jumeau. Et son parfait inverse, Father Sean Fortune, un suppôt de Satan, qui se suicide pour ne pas affronter le scandale de ses turpitudes. L'écrivain Ulick O'Connor, boxeur, avocat, fou de théâtre nò et traducteur de Baudelaire.

Tous acteurs émouvants d'une ballade irlandaise que Déon dédie à sa fille Alice, gardienne de ce singulier « *Let's pretend* » (2) qu'avait choisi son père en s'installant là-bas. On est touché. Conquis. 1969. Le temps passe comme un souffle. Ce serait peu de dire qu'il n'a pas regretté.

Xavier Houssin

(1) *Cavalier, passe ton chemin ! Pages irlandaises*, de Michel Déon. Gallimard, 206 p., 16,50 €.

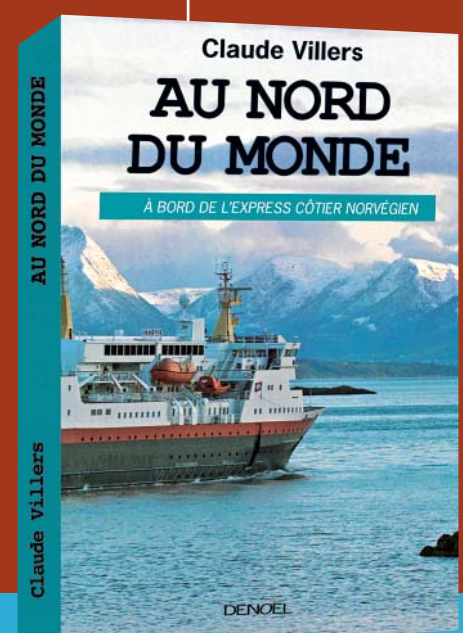
(2) « *Let's pretend* » (« Faisons semblant ») est le sésame de la petite héroïne de Lewis Carroll qui lui ouvre l'entrée du pays des Merveilles.

“C'est mon voyage préféré”

Claude Villers

« Embarquement immédiat... »

Christophe Ono-Dit-Biot, *Le Point*



« Un livre épataant et dépaystant... »

Olivier Le Naire, *L'Express*

DENOËL
www.denoel.fr

Maïssa Bey, les mots en partage

En 1996, au plus noir du terrorisme en Algérie, une femme de 46 ans publie son premier livre, l'histoire tragique d'une Antigone moderne. Avant de créer une association, Parole et écriture

RENCONTRE

SIDI BEL ABBÈS (ALGÉRIE)
de notre envoyée spéciale

Chaleur, générosité, détermination : c'est cela que l'on ressent auprès de Maïssa Bey lorsqu'elle fait visiter la bibliothèque qu'elle s'approprie à ouvrir à Sidi Bel Abbès, ville à 80 kilomètres au sud d'Oran où elle réside depuis trente ans. Méfiants au début, les habitants du quartier s'informent, quand ils n'offrent pas leur service. Telle cette ancienne institutrice qui entre dans la vaste pièce blanche où trois ouvriers achèvent de poser le carrelage. Dans quelques jours, la salle de lecture, l'espace enfants et celui pour les non-voyants recevront mobilier et livres. A l'arrière, cet ancien réfectoire donne sur une petite cour d'école primaire ornée d'un superbe bougainvillier et d'un figuier. « En plus de notre petite salle de conférences, j'aimerais y organiser des lectures et des rencontres, si le directeur accepte », dit-elle. Car, pour l'heure, ce dernier refuse.

Une énième difficulté (après le changement de local qui a retardé l'inauguration prévue pour octobre) qui ne semble pas entamer la bonne humeur de la présidente de Parole et écriture (1), association fondée en 2001 avec une poignée de femmes. « Au début, ce n'étaient que des réunions informelles qui se sont transformées en ateliers de lecture et d'écriture. Les textes sont repris dans Etoile d'encre » (2), explique Marie-Noël Arras, directrice de la revue. « Mais nous commençons à tourner en vase clos, poursuit Khalida Taleb, vice-présidente, alors nous avons réfléchi à d'autres projets. » De là est né celui de la bibliothèque avec le soutien financier de l'Union européenne (50 000 euros) et l'aide de la municipalité. « Nous voulons frapper un grand coup, lance Maïssa Bey, car il n'existe pratiquement rien ici. Nous allons inviter des écrivains, organiser des cours de français et des animations pour les enfants... »

Même à la retraite, depuis peu, l'ancienne conseillère pédagogique n'a rien perdu de son désir de transmettre et d'éduquer. Atavisme familial ? « Je n'ai jamais pensé à

perpétuer une tradition familiale, car mon père fut le seul enseignant de sa fratrie. » Une fratrie qui devait reprendre les terres, mais dont tous les hommes trouvèrent la mort lors de la guerre d'indépendance. « A l'inverse de mon grand-père paternel, fermé à toute intrusion française, le père de ma mère pensait qu'il fallait faire des concessions. Il a donc tenu à ce que ses enfants aillent à l'école. Et comme mon père voulait une femme qui sache lire et écrire, il a choisi la fille du cadî-notaire. »

VOIX BLESSÉES, INSOUMISES

Née en 1950 de cette union des contraires, la petite fille va donc passer d'un milieu à l'autre, d'une langue à l'autre, sans difficulté. « J'ai commencé à parler le français en même temps que l'arabe. Quelle est ma langue maternelle ? Je ne sais pas. J'ai appris très tôt à lire et à écrire. Mon père en était très fier, car, pour lui, la seule solution pour ne pas être humilié et dépendant, c'était de s'approprier la culture et la langue françaises. » Rebelle et naïf (« il croyait aux valeurs de la République »), ce membre du FLN est arrêté par des soldats français en 1957. Torturé, il sera abattu lors d'une « corvée de bois ». De cette « fracture » que l'on sent encore douloureuse, la romancière tirera un récit exutoire bouleversant, Entendez-vous dans les montagnes... (3). « La dernière ligne écrite, c'est là enfin que j'ai pleuré mon père, après un court silence, elle rend hommage à sa mère : « Elle a tout fait pour ne pas nous élever dans la haine, mes frères, ma sœur et moi. »

Après Ténès, petit village de pêcheurs qu'elle affectionne (4), la famille s'installe à Alger, où Maïssa Bey, élève au Lycée français, trouve refuge dans la lecture, qu'elle pratique avec frénésie. Survient deux grands chocs : Baudelaire et Rimbaud. « Ils furent des révélateurs de ce qu'on peut faire et dire avec les mots. Dès cette époque, j'ai compris que je ne pourrais jamais écrire de poésie. » Révélateurs, puis freins, plus tard ? « Peut-être. En tout cas, il m'a fallu attendre longtemps avant que je puisse publier quelque chose qui avait un semblant de valeur par rapport aux écrivains que je lisais. » Tel Pierre Michon, qu'elle admire.

Des écrivains qui nourrissent

l'adolescente (Camus, Zola, Vallès, Duras, Yourcenar, Semprun, Garcia Marquez...) et « façonnent » la femme : Gisèle Halimi, Assia Djebar, Germaine Tillion... Professeur de lettres puis de français lorsque celui-ci prit le statut de langue étrangère, elle aura à cœur de faire partager ses goûts et ses connaissances. Même au plus noir des années 1990, celles du terrorisme. C'est là, du reste, que l'écrivain prend le pseudonyme de Maïssa Bey et la parole avec Au commencement était la mer... (5)

Dès ce premier roman qui évoque, sur fond de guerre civile, l'histoire tragique d'une Antigone moderne, l'essentiel des thèmes se met en place : le silence, l'incommunicabilité des êtres, l'obscurantisme, l'identité niée... Ecrivain de l'intime, donc subversive, elle ne cesse dès lors de « se mettre en je », à travers nouvelles ou romans (6). Accompagnée d'un chœur de voix blessées, humiliées, rompues ou plus souvent insoumises, qui fait entendre, au bord de la folie, ses révoltes, ses désirs, ses déchirements... cette part d'humanité qui gît en chacun.

A travers surtout une écriture sensible, tendue par la musique des mots, et l'exigence de concision, de justesse. « C'est un mécanisme de défense et de mise à distance. C'est ma force. Si je commençais à penser au regard du lecteur ou encore à la censure de mon pays, alors je perdrais le seul espace de liberté qui est le mien, l'écriture. »

Christine Rousseau

- (1) parole_écriture@wanadoo.fr
- (2) Publiée des deux côtés de la Méditerranée, en France par les éditions Chèvre Feuille étoilée, en Algérie par Parole et écriture, la revue trimestrielle Etoile d'encre se veut un espace ouvert à la création féminine et au témoignage de femmes (3, rue des Cigales, 34830 Clapiers, tél. 04-67-59-28-94).
- (3) Ed. de l'Aube, 2002. Après Avignon cet été, ce texte adapté au théâtre par Jean-Marie Lejude doit être joué à Reims (du 8 au 17 décembre).
- (4) Voir la belle préface écrite pour Délitès, une descente algérienne (éd. Métamorphoses/ France Culture).
- (5) Ed. Marsa, 1996, et L'Aube « poche ».
- (6) Nouvelles d'Algérie (Grasset, 1998) ; Cette fille-là (2001), Journal intime et politique, Algérie 40 ans après (collectif, 2003), Sous le jasmî la nuit (2004), tous aux Ed. de l'Aube.

Maïssa Bey en 2002. Ecrivain de l'intime, donc subversive, elle « se met en je » à travers nouvelles ou romans



Séisme intime dans un pays violenté

SURTOUT NE TE RETOURNE PAS de Maïssa Bey.
Ed. de l'Aube, 208 p., 15,80 €.

Dans les décombres d'une ville dévastée par un séisme, une jeune fille marche vite, au milieu d'hommes et de femmes hébétés. Des visages hagards expriment la peur, des voix disent l'éternelle fatalité d'un pays maintes fois violenté. « Je n'aurais pas assez de toute une vie pour dire ce que j'ai vu. Ce que je vois. Dire ou se taire à jamais. » Sous les pas d'Amina, la terre gronde encore. Elle presse le pas. La panteur et la soif la tenaillent. L'épuisement guette, elle rampe, puis s'effondre. « Sans résistance aucune, je me laisse emporter dans un tourbillon de sable et de cendre. Béance. Incandescence. Ténèbres. »

Au matin, elle éprouve combien l'onde de choc continue d'agir en elle. Elle ébranle les fondements

d'une existence ordonnée par un père autoritaire et une mère, « ménagère scrupuleuse », autour d'un mariage arrangé. Dans le séisme intime dont chaque ligne épouse les moindres secousses, les moindres sensations, une certitude demeure : fuir pour rompre avec ce passé, le refouler, et s'effacer en l'Autre.

UN PRÉSENT QUI N'EST PLUS

Cet Autre par qui le « je » peut renaître, ce sont les rescapés qu'Amina rejoint. Au deuxième acte de cette tragédie, où l'histoire collective (celle du séisme qui frappa l'Algérie en 2003) et l'histoire individuelle se mêlent intimement, Maïssa Bey nous plonge dans la réalité des camps de réfugiés, au sein d'une humanité vacillante qui tente de « redonner un sens à ce lieu dans un présent qui n'est plus ». Au après de Dadda Aïcha qui l'a recueillie, octogénaire-

re toujours digne dans le malheur, de Mourad, adolescent sauvage dont la fierté s'érige comme un rempart face à la misère et aux humiliations, et de l'émouvante Sabrina, qui n'a pour elle que « son corps, son insolence et sa détermination », Amina, devenue Wahida (« seule » et « unique »), tente de renouer les fils d'une histoire falsifiée par les silences. Jusqu'au jour où une femme se présente comme sa mère vient la chercher.

Dès lors, le piège du mensonge se ferme sur la jeune fille, et le lecteur est pris dans les rets d'un huis clos plein de torpeur et de non-dits, dans les strates mouvantes d'un récit qui gardera au-delà du dénouement sa part d'ombre et de mystère. Une manière pour ce subtil sismographe qu'est Maïssa Bey de laisser entrouvert l'espace des possibles.

Ch. R.

Espagne d'amour et de haine

L'inventaire d'un politique, le dictionnaire d'un romancier, un même attachement

MÉMOIRE D'ALTERNANCE d'Olivier Schrameck.
Seuil, 174 p., 14,50 €.

DICTIONNAIRE AMOUREUX DE L'ESPAGNE de Michel del Castillo.
Plon, 410 p., 22 €.

Deux livres différents, celui du romancier Michel del Castillo et celui de l'ancien directeur de cabinet de Lionel Jospin et ambassadeur de France à Madrid (de 2002 à 2004), Olivier Schrameck, viennent heureusement nous débarrasser de quelques préjugés sur l'Espagne.

Le premier, né en Espagne, qui affirmait, dans Le Crime des pères (Seuil, 1993), « Je n'aime pas l'Espagne, je hais les Espagnols », se montre cette fois peu rancunier, en se prêtant au jeu d'un Dictionnaire amoureux de l'Espagne. Le second a rédigé, à la première personne, ce Mémoire d'alternance qui porte en sous-titre : « L'Espagne de Zapatero ». Discrèt et secret, il a sans aucun doute été frappé d'un coup de foudre amical sinon pour le chef du gouvernement socialiste espagnol, du moins pour ce pays qui a joué l'alternance, trois jours après les attentats de Madrid, le 11 mars 2004. Un pays qu'il a trouvé « irrésistiblement attachant. » « Un peu plus d'une année de majorité de droite, un peu moins d'une année de majorité de gauche, tel fut le diptyque de ma vie d'ambassa-

deur », écrit-il. De la première année, il ne reste qu'un inventaire, une analyse courtoise où perce la distance (idéologique, stratégique, politique) qui le sépare de l'ancien premier ministre du Parti Populaire (droite), José Maria Aznar – qu'il ne désigne le plus souvent que par son titre de « chef du gouvernement ». Il ne manque pas de rappeler quelques anecdotes, du mariage trop somptueux de la fille du « chef du gouvernement » aux mauvaises manières de quelques ministres. De la mauvaise gestion de la crise consécutive au naufrage du pétrolier Prestige au conflit irakien qui mit dans la rue des millions de citoyens opposés à la guerre, M. Schrameck montre l'énorme distance entre un « chef du gouvernement » persuadé qu'il faut savoir prendre des décisions impopulaires, et une vague populaire, bouleversée par les attentats, qui sanctionne dans les urnes l'autoritarisme.

M. Schrameck décrit le nouveau « chef du gouvernement », José Luis Rodriguez Zapatero, son idée du socialisme, son exigence de tolérance, de solidarité, d'égalité. Il y a de l'admiration dans l'air, une envie d'espérance, même si l'auteur ne cache pas les anicroches. Historien de cette nouvelle transition, M. Schrameck prône une amitié franco-espagnole que M. Zapatero appelle « l'intimité des deux peuples » et que la stupéfaction des Espagnols face au non français à

la Constitution, la bataille qui s'ouvre sur les fonds européens, risquent de mettre à l'épreuve.

Le Dictionnaire amoureux de Michel del Castillo donne d'autres clefs. La préface explique les difficultés de l'exercice, consistant à respecter l'ordre alphabétique pour écrire « le roman de l'Espagne, telle que je la connais, telle que je la comprends, telle que je la porte en moi ». En même temps qu'une « sorte de testament ». On peut l'aborder dans l'ordre des entrées, ou grappiller ici ou là. On ne peut que conseiller la première façon de lire, préférée par l'auteur, car, en réalité, tout s'emboîte, et le puzzle se construit sous nos yeux.

GRANDEUR ET DÉRISION

Pour l'exemple, allons de « Tauro-machie » à « Tourisme » en passant par « Tolède ». Il ne s'agit pas d'aimer ou de détester la corrida, mais de comprendre quelque chose qui relève du mystère et du tragique : « Toute la grandeur et toute la dérision de notre condition se trouvent condensées en quinze minutes. » C'est le taureau qui arrive « dans l'arène, sans rien savoir ni de ce qui lui arrive, ni de l'endroit où il se trouve » ; mais c'est nous qui aurons appris à nous « reconnaître mortels ». Voici Tolède, « ville érotique et cabalistique », où l'on « respire partout l'odeur du sang ». Et voici ces touristes des années 1960 auxquels le franquisme a ouvert ses portes : « Devant le spectacle

d'une misère navrante, on se sentait nabab tout en caressant sa bonne conscience. Au retour, on dissertait du franquisme, on s'indignait, on défilait. » Comment ne pas s'étonner de « cet air de liesse, de cette allégresse trépidante » ? Voilà pourtant l'Espagne.

On n'aura pas oublié « Flamenco », telle que je la connais, telle que je la comprends, telle que je la porte en moi ». On peut l'aborder dans l'ordre des entrées, ou grappiller ici ou là. On ne peut que conseiller la première façon de lire, préférée par l'auteur, car, en réalité, tout s'emboîte, et le puzzle se construit sous nos yeux.

On retrouvera les taureaux à « Manolete », après avoir fait escale à « Belmonte ». L'« Inquisition » est à sa place comme l'« Auto de fé (autodafé) » et l'on s'attardera, avec « Abd'al-raman III », sur ces origines arabes qui ont marqué la terre, l'architecture, la langue.

La littérature passe par « Ben Hazm », « Calderon de la Barca », « Cervantes » ou « Garcia Lorca ». On accompagnera la mort du poète assassiné et celle du torero Sanchez Mejias. Les boîtes s'imbriquent, encore et toujours. Dali apparaît sous « Picasso », Rubens sous « Velazquez », « Goya » frôle « Greco ». Et « Zurbaran » reforme le dictionnaire sur un cri : « Tant qu'il restera un Espagnol vivant, c'est-à-dire animé de la passion la plus sauvage, de la fureur de dépasser la réalité médiocre, un Espagnol habité d'une folie superbe – tant que cet homme existera, l'Espagne vivra. »

Martine Silber

ZOOM

LA PETITE CULOTTE, de Muriel Cerf

Ruminant de désir après le décescent de la libido conjugale, Gilles, critique gastronomique obèse, revisite ses années de mariage avec Ariane, devenue bi, ou svarini selon le Kama-sutra. De soie blanche, taille 38, une petite culotte demeure introuvable... Mais à quoi bon résumer l'intrigue de ce texte coulé de songes embrasés, de références cinéphiliques et littéraires ? Il faut lire ce récit d'extases et d'ironies pour voir ce que l'on fait d'érotique avec des mots, des phrases et des clin d'œil. D'agapes fatales inspirées par Nabokov, Proust, Pétrarque à un Pigalle's Gesture avec Henry Miller, l'auteur multiplie les jeux de langue pour peindre les nonchances d'une nymphette rêvée en Belle du seigneur, la volupté languide et candeur païenne d'une lolita devenue saphique... J.-L. D. Maren Sell, 270 p., 18 €.

Le Monde
DOSSIERS & DOCUMENTS
LITTÉRAIRES

Le Monde
DOSSIERS & DOCUMENTS
LITTÉRAIRES

Le rire et les lettres

Chez votre marchand de journaux - 2,20 €

SÉRIES D'ÉTÉ

UN LIVRE, UN FILM Chaque semaine, « Le Monde des livres » raconte l'histoire d'un ouvrage adapté au cinéma

« LA CAPTIVE »

Chantal Akerman à la recherche du trouble

Fascinée par « La Prisonnière » de Marcel Proust depuis sa jeunesse, parce que ce livre touche à la sexualité adolescente, mais aussi à la réclusion et à la jalousie, la cinéaste belge a dû, pour réaliser son film, surmonter ses préventions contre l'idée d'adaptation littéraire

À Balbec, parmi les jeunes filles en fleurs entrevues sur la plage, le Narrateur d'*La recherche du temps perdu* remarque Albertine, qui le plonge dans l'ivresse mais lui refuse un baiser. Il la revoit à Paris, où, cette fois, elle lui confesse son envie de l'embrasser, et s'offre à ses caresses (*Le Côté de Guermantes*). Son désir de se rapprocher d'elle est comblé par la complicité qu'elle lui accorde, mais il commence à la soupçonner d'être attirée par les femmes. En proie à sa passion, il envisage néanmoins de l'épouser (*Sodome et Gomorhe*).

Ainsi commence *La Prisonnière*, dans l'exaltation de la vie qu'ils entament sous le même toit, leurs chambres n'étant séparées que de vingt pas, la jeune fille aux yeux bleus venant chaque soir, avant d'aller dormir, « glisser dans [sa] bouche sa langue, comme un pain quotidien ». Mais les absences inexplicables d'Albertine, la duplicité avec laquelle elle élude les questions sur ses « ardents rendez-vous », attisent la jalousie du jeune homme que sa claustration fait gamberger. Tandis qu'elle passe l'essentiel de son temps avec son amie Andrée, et bien qu'elle le laisse entrouvrir sa chemise, il comprend qu'il ne la possédera jamais.



Marcel Proust (1871-1922)



Chantal Akerman

EXTRAIT

« Quand Albertine savait par Françoise que, dans la nuit de ma chambre aux rideaux encore fermés, je ne dormais pas, elle ne se gênait pas pour faire un peu de bruit en se baignant, dans son cabinet de toilette. Alors, souvent, au lieu d'attendre une heure plus tardive, j'allais dans une salle de bains contiguë à la sienne et qui était agréable. (...) Les fenêtres de nos deux salles de bains, pour qu'on ne pût nous voir du dehors, n'étaient pas lisses, mais toutes froncées d'un givre artificiel et démodé. Le soleil tout à coup jaunissait cette mousseline de verre, la dorait et, découvrant doucement en moi un jeune homme plus ancien



Le Narrateur est devenu Simon (Stanislas Merhar), et Albertine, Ariane (Sylvie Testud). Chantal Akerman a changé les prénoms pour s'affranchir du « champ d'attraction trop fort du roman ».

Toutes les autobiographies fictives suscitent la tentation de démasquer les personnages. Chez Proust, la recherche d'une femme est au centre de l'intrigue. L'invention d'Albertine « a comblé un vide immense, parce qu'à des amourettes sans conséquences, à des flirts passagers, s'est substituée, violente, tragique, la grandeur d'une passion racinienne », écrit Jean-Yves Tadié (*Marcel Proust*, Gallimard 1996). Albertine est-elle Marie Finaly, la jeune fille pâle aux yeux verts de mer qui avait l'air « peinte par Dante Rossetti » et que l'écrivain rencontra à Trouville en 1892, ou bien Louisa de Mornand, ou Marie Nordlinger qui l'émurent ? Est-elle un homme travesti, l'un des jeunes gens par lesquels Proust se sentit attiré, en particulier Alfred Agostinelli, ce chauffeur dont il fit son secrétaire et qui le fit souffrir plus que d'autres ? Biographes et érudits s'accordent plus ou moins sur le caractère vain de cette question.

On peut néanmoins, en particulier grâce aux travaux de George D. Painter (*Marcel Proust*, Mercure de France 1966), affirmer que la salle de bains aux vitres givrées où le Narrateur entend sa bien-aimée chanter pendant ses ablutions matinales est celle du 102, boulevard Haussmann, où Proust habitait... avec Agostinelli, qui fredonnait « les douleurs sont des folles ». Dans

Albertine disparue, la captive que les filles « mettent aux anges » déclare par ailleurs être allée visiter un aérodrome pour y rencontrer un ami aviateur, et l'on sait que l'infidèle Agostinelli se tua en avion.

C'est en entendant son producteur Paolo Branco annoncer à la radio qu'il allait financer une adaptation du *Temps retrouvé* (par Raoul Ruiz) que Chantal Akerman s'est souvenue de son désir à elle d'adapter *La Prisonnière*. Ce livre l'avait fascinée depuis son adolescence, « d'abord, dit-elle, parce que ça touchait à [sa] sexualité de jeune fille, mais aussi parce qu'[elle était] déjà obscurie par les lieux clos, la réclusion, comme par l'obsession amoureuse, la jalousie ».

Prisonnière d'« un certain puritanisme du cinéma d'auteur », Chantal Akerman était restée longtemps hostile aux adaptations littéraires : « J'ai toujours voulu faire un cinéma contre l'académisme, en restant radicale et dogmatique. Il m'a fallu du temps pour comprendre comment je pouvais rester fidèle à l'esprit de rupture apporté par la Nouvelle Vague en travaillant à partir d'un grand texte. En fait, ce livre de Proust est fait pour mon cinéma : Albertine est libre, elle aime les femmes, et le Narrateur est totalement démuné par rapport à ça. L'homosexualité y est traitée sans aucune explication psychologique ou psychanalytique. Proust est mon demi-frère ! Comme moi, il parle de l'homosexualité, des juifs, de l'autre, cet éternel inconnu. »

On n'a aucun mal en effet à relier *La Captive* aux autres films de Chantal Akerman. *Je tu il elle* (1975) : une

femme nue dans sa chambre, confrontée au désir masculin et assumant l'étreinte avec une autre femme. *Toute une nuit* (1982) : croisements d'hommes et de femmes qui se déchirent ou fusionnent. *Les Années 1980* (1983) : répétitions pour un spectacle sur le thème de l'amour rêvé, perdu, retrouvé. *L'Homme à la valise* (1983) : l'obsédante cohabitation entre une femme et un ami auquel elle avait prêté son appartement, et qui s'incruste.

Dans *La Captive* (1989), Akerman a voulu changer le nom des personnages pour s'affranchir du « champ

d'attraction trop fort du roman ». Elle tenait à libérer le spectateur de ses souvenirs de lecture, et à signer un film intemporel : « J'ai voulu créer un monde mental plutôt que décrire une époque, dit-elle. Me concentrer sur la matière, la lumière, les murs, les corps. Cela impliquait d'enlever le maximum d'éléments anecdotiques, afin d'engendrer un sentiment de trouble qui renvoie chacun à sa propre intériorité. »

La première scène de *La Captive* règle avec brio le problème du bienfondé de l'adaptation de *La Prisonnière*. Il s'agit d'une séquence en

Super-8 qui montre l'héroïne (rebaptisée Ariane) s'ébattant dans les vagues avec un groupe de jeunes filles. Au cours de ce fugitif film amateur de vacances, celle-ci fixe la caméra en murmurant quelque chose. Décodés par le cameraman (le Narrateur, devenu Simon) qui, dans l'obscurité de son appartement, se projette le film en boucle, ces mots arrachés à la menace de l'oubli et à la pellicule muette livrent leur secret : « Je vous aime bien. »

Cette ouverture rappelle ce qu'a analysé Brassai dans son ouvrage *Marcel Proust sous l'emprise de la photographie* (Gallimard, 1997) : les incessantes références du romancier à l'instantané, la pose, la chambre noire, le fixage. Ou comment Proust traque les expressions du visage humain sur des clichés, comment sa mémoire est hantée par des poses, vivifiée par les « yeux du souvenir ». Comment, depuis, cette image, « on peut la détacher, la mettre près de soi, et voir peu à peu son volume, ses couleurs, comme si on l'avait fait passer derrière les verres d'un stéréoscope » (*Du côté de Guermantes*).

« Il en est des plaisirs comme des photographies, écrit Proust. Ce qu'on prend en présence de l'être aimé n'est qu'un cliché négatif, on le développe plus tard, une fois chez soi,

offertes au sommeil parfois feint et au plaisir toujours satisfait. Akerman parie sur une élégante stylisation, une tension permanente, une irréalité lyrique. Elle se concentre sur son sujet : l'étude des comportements, l'intériorisation psychologique, l'exploration du vertige névrotique, les accommodements du désir, l'impossible fusion entre deux êtres.

Car elle dit ne pas croire à l'amour, au romantisme. Juste au désir et à l'affection. Il y a toujours, chez elle, la certitude que les amants, aussi épris soient-ils, ne seront jamais assimilables à une seule entité, qu'ils constitueront toujours deux personnes distinctes et découvriront tôt ou tard que leur prétendue moitié conserve une part de mystère, quelque chose d'inconnu, d'ignoré, qui leur échappe. *La Captive* est l'histoire d'une opacité.

La façon dont Chantal Akerman dépeint les relations sexuelles d'Ariane et de Simon suit littéralement le texte de Proust. Simon appelle Ariane dans sa chambre (« On avait ordre de ne jamais entrer dans ma chambre avant que j'eusse sonné »), se presse derrière elle, la frôle, la caresse quand elle dort. « Je me couchais au long d'elle, je prenais sa taille d'un de mes bras, je posais mes lèvres sur sa joue et sur son cœur,



quand on a retrouvé à sa disposition cette chambre noire intérieure dont l'entrée est condamnée tant qu'on voit du monde. » A plusieurs reprises, l'écrivain parle de cette image mentale à laquelle il s'évertue à donner du relief, et de la multiplicité des apparences des protagonistes de sa fresque romanesque, à commencer par les visages d'Albertine : « Je devrais donner un nom différent à chacune de ces Albertine qui apparaissent devant moi, jamais la même. » « Je pris l'habitude de devenir moi-même un personnage autre selon celle des Albertine à laquelle je pensais : un jaloux, un indifférent, un voluptueux, un mélancolique, un furieux. » (*L'ombre des jeunes filles en fleurs*). Brassai voit « l'illustration la plus brillante de l'influence de la photographie sur l'élaboration du relativisme proustien » dans la description célèbre du baiser à Albertine, longuement décomposé, « où les joues, le cou, le grain de la peau sont saisis par des objectifs de focales différentes ». En montrant Simon décryptant une image muette dans un film parlant, révélant son vrai moi en faisant resurgir un pan de passé dans le présent, utilisant l'art pour fixer une émotion, Chantal Akerman fait de Proust plus qu'un photographe : un cinéaste.

« Inspiré de Marcel Proust » dit le générique : *La Captive* ne trahit jamais le texte mythique, oscillant de Cabourg à Paris, évoluant dans des automobiles de luxe, des hôtels normands haut de gamme et un appartement princier du 16^e arrondissement, dédale de couloirs et de chambres aux rideaux tirés, alcôves

puis sur toutes les parties de son corps posais ma seule main restée libre, et qui était soulevée aussi comme les perles, par la respiration d'Albertine. » La jouissance qu'ils ressentent tous deux est le fruit d'un arrangement, d'une cérémonie à laquelle chacun trouve son compte. A ces jeux-là, Ariane est captive de son plein gré. Cette idée est suggérée dans une scène magnifique où Simon et Ariane sont séparés par une vitre dépolie, lui prenant son bain et elle sa douche, pendant qu'elle chantonne

« “La Captive” ne trahit jamais le texte mythique, oscillant de Cabourg à Paris »

(« Tout ça parce qu'au bois de Chaville, y'avait du muguet... »), et qu'il évoque les érotiques émois visuels et olfactifs qui l'assaillent lorsque Ariane lui est offerte.

Dans cette histoire de possession, Simon, ce vampire, est aussi attiré par l'amie d'Ariane, Andrée. Mais si *La Captive* est un film de fantômes, c'est parce que Chantal Akerman y fait rôder ses proches, comme Proust mit en scène ses relations intimes dans le théâtre de son désir.

Jean-Luc Douin

LA SEMAINE PROCHAINE :
Le Conformiste,
de Bernardo Bertolucci,
d'après Alberto Moravia

SÉRIES D'ÉTÉ

SOUVENIR Un écrivain revient sur un événement ou un phénomène qui l'a marqué. Quatrième récit : Agustina Bessa Luis et les générations successives de l'émigration portugaise

Partir, « une histoire de liberté et de silence »



Je ne sais si vous connaissez cette phrase d'Oscar Wilde : « *L'homme est d'autant moins lui-même qu'il parle de lui-même. Donnez-lui un masque et il nous dira la vérité.* » Je la cite à propos d'un souvenir d'enfance, quelque chose qui m'est arrivé. Mieux vaut, pour vous le raconter, l'attribuer à une autre personne, en l'occurrence un garçon pauvre, enfui de chez lui à l'âge de cinq ans pour courir le monde et, probablement, se dépouiller de son égoïsme. L'égoïsme, selon Oscar Wilde, est enfant de la vie domestique. L'égoïsme, « *si nécessaire au sentiment de la dignité humaine* ».

M'a toujours tenté le désir de parcourir le monde et de me débarrasser des préjugés imposés par la vie de famille. Rien de tel pour cela que parler au nom d'un autre qui me prêterait sa vie, sa profession, et la couleur de ses cheveux.

Il y avait quatre habitants au village, qui en avait compté plus de cent en des temps pas très éloignés. L'émigration était survenue comme une vague, comme l'exode dans une Égypte prête à la traversée du désert. Sauf que le désert, ici, c'était la langue inconnue, les coutumes que l'on devait ajuster aux exigences de la vie en société.

La deuxième génération, déjà, évaluait mieux les choses, apprenait rapidement, s'adaptait sans pour autant se détacher de la terre de ses parents et de ses aïeux. Ceux-là revenaient pour les vacances, au volant de grosses voitures louées et vêtus de façon voyante. Ou bien pour se marier, en profitant des jours de congé et de l'argent économisé. C'étaient de grands mariages, avec des dîners de dix plats et la mise aux enchères de la jarrettière de la mariée. Les jeunes gens vendaient la cravate découpée en morceaux du jeune marié, afin d'augmenter la dot et de réduire les dépenses de la

noce. Les anciens, leurs cheveux plaqués à l'eau sucrée, portaient des chemises d'été. Les anneaux d'or brillaient aux doigts de leurs fils qui jouaient aux cartes à l'ombre des orangers encore chargés de fruits. Un orgueil presque douloureux leur gonflait la poitrine. Ils s'étaient fait construire une maison neuve dans un lieu soigneusement choisi, au plus près de la route. Leurs enfants

AGUSTINA BESSA LUIS

Née en 1922 dans la région du Douro, Agustina Bessa Luis vit à Porto. Elle est considérée par tous comme l'une des grandes dames de la littérature au Portugal. Son premier grand succès, *La Sibylle* (traduit chez Gallimard en 1982), paraît en 1954 et marque le début d'une activité littéraire très féconde : quelque cinquante romans, des chroniques, des nouvelles et un peu de théâtre.

Elle a d'ailleurs occupé trois années durant la direction du Théâtre national de Lisbonne. Mais depuis 1981, c'est à un cinéaste que son nom est associé, celui de Manuel de Oliveira, qui a adapté plusieurs de ses romans.

Cinq d'entre eux sont traduits aux éditions Métailié, parmi lesquels son dernier titre : *Le Principe de l'incertitude* (2002).

jouaient avec des ours en peluche, comme les riches qu'ils avaient connus et même servis sur les balcons de pierre où l'on entendait couler la fontaine du jardin, tel un baiser dans l'air chaud. Pourquoi étaient-ils partis ? Par tradition, désir d'aventure, ambition de payer leurs dettes et de profiter du meilleur de la vie ?

« Pour aucune de ces raisons », dit, ou pensa à voix haute, un garçon blond en tee-shirt orange. Il portait ses cheveux longs attachés par un ruban, ce qui, au village, n'était pas une recommandation. Il avait étudié quelque chose de mal défini, comme la psychologie, et on n'aurait rien de bon de son avenir. Mais lui poursuivait une histoire commencée plus de vingt ans auparavant, une histoire de liberté et de silence. La liberté, c'était, comme la vérité, quelque chose qui n'avait pas de réponse. Tout comme la bonté, qui n'en avait pas non plus. En ce moment unique, le garçon, qui s'appelaient João, eut une illumination qui lui dévoila le sens, la forme, l'inévitable de la bonté. Ce n'était rien que l'intelligence pût décrire. C'était peut-être, comme Eros, un grand démon, ainsi que l'a perçu Socrate.

Pourquoi avaient-ils émigré, lui et les autres ? Les grands-parents, les cousins, tout le monde. L'ombre vert foncé de l'orange donnait à son visage une couleur fantastique. Ses yeux étaient clairs.

Il avait cinq ans lorsqu'il avait quitté la maison. Il ne s'aperçut de ce qu'il avait fait que lorsque disparurent au détour du chemin la mesure et les trois chèvres qui grimpaient aux pentes du ravin, dévorant ronces et aubépine. L'une d'elles s'appelaient Etoile, l'autre Brunette et la troisième, il ne savait pas. Du haut de ses cinq ans, João avait déjà conscience de bien des choses. De la liberté, par exemple. Un morceau de pain de maïs dans sa poche, il courait sur le chemin comme s'il portait un message au médecin, comme si quelqu'un était malade. Ainsi sa mère, malade du cœur, et à laquelle on posait des ventouses sur le dos. João aimait bien voir les ampoules de verre contre la peau enflammée. La mère, ses cheveux épars sur l'oreiller, ne disait rien. Elle mourut.

Était-ce la douleur qui avait fait partir le garçon ? Nous naissons avec cette douleur, diffuse, sombre, qui nous incite à passer sans cesse d'un lieu à l'autre. Nous vivons



Au Portugal, dans la région de l'Alentejo

continuellement au-dessus d'une flamme qui peut nous consumer. Les forces collectives dépendent de cette flamme, et, soudain, elles débordent lentement et se répandent au loin, très loin, comme il arrive lorsqu'un peuple émigre.

Les Israélites n'étaient-ils pas heureux en Égypte ? Ils mangeaient de la viande chaque jour, célébraient leurs fêtes et portaient leurs colliers de perles, auxquels ils ajoutaient de temps à autre une pièce d'or. Mais la douleur devint intolérable, et ils partirent.

Si cela dépendait des femmes, l'émigration ne se produirait jamais. La guerre non plus. Elles ne sont pas sensibles à la transformation, l'acte créateur de la maternité suffit à leur plénitude. Mais l'homme, lui, nourrit sa douleur de méfiance. A quoi sert un homme ? Seule la bonté peut répondre à cette question, mais la bonté, c'est le plus profond silence qui soit.

João, âgé de cinq ans, descendit la

montagne par une journée d'été, et deux jours durant il erra, perdu ou distrait, content en tout cas d'être délivré de sa maison et de ses frères, qui l'interpellaient et l'interrompaient dans ses pensées. Des pensées, mais s'agissait-il bien de pensées ? Ses cheveux blonds, alors presque blancs, collés par la sueur, il tendit la main pour laisser s'y poser une coccinelle noire. C'était rare, une coccinelle noire ; en général, elles étaient rouges. Il eut envie de l'écraser, mais la bonté l'en empêcha. La bonté créait un cercle magique autour du désir. João s'assit sur une pierre et emplît d'air sa poitrine. On devait s'étonner de son absence, à cette heure-là. On allumait les lampes, à huile ou à pétrole ; dans l'âtre brûlaient des pommes de pin vertes, elles éclataient, laissant s'échapper les pignons encore attachés à leur aile transparente. Le fruit n'était pas encore formé, c'étaient des pommes de pin vertes, ramassées dans la montagne, où

régnait le silence. Les écorces d'eucalyptus crépitaient sous la chaleur.

Il rentra le soir du jour suivant, son père le corrigea, et sa main était comme un marteau ; il cessa d'entendre de l'une des oreilles, où il y eut en permanence un bruit pareil à celui de la mer.

À présent il avait trente-trois ans, le bruit de la mer était toujours là, plus semblable seulement à celui des vagues lorsqu'elles s'étalent sur le sable. Le père se mit à rire, et il sentit dans ce rire un peu du mépris d'un homme qui s'achemine vers la vieillesse.

— Approche-toi de nous. Tu as honte, parce que nous sommes des ânes, et toi un docteur ?

Oui, il avait un peu honte ; rien d'excessif, simplement une sorte de tristesse. Ils ne parlaient plus la même langue, ne s'intéressaient plus aux mêmes choses, ils étaient devenus des étrangers. Mais la bonté, comme un écho, ouvrait les portes à ce qui n'était pas encore la vérité, mais le serait peut-être un jour.

Ils dansaient. Non pas des danses champêtres comme la vira ou la gola, mais des mouvements saccadés des hanches que les vieux regardaient, ébahis et gênés. On avait accroché des ballons blancs gonflés d'air, ils remplaçaient les fleurs pour décorer une noce. De temps à autre, l'un deux éclatait, piqué par jeu, et les lourdes plaisanteries augmentaient en même temps que le vin et l'explosion d'une libido collective. Chez les hommes jeunes persistait la douleur qu'ils ne savaient comment apaiser dans leurs entrailles. João se rappela ces vers : « *Ils pleurent, les yeux sombres des bêtes féroces...* » Mais quand ? oui, quand ? Et la bonté, dont il ne savait ni le prix ni l'origine, occupa la place qui était la sienne dans le monde.

Agustina Bessa Luis
Porto, 17 juin 2005

★ Traduit du portugais par Françoise Debecker-Bardin.

LA SEMAINE PROCHAINE :
J. G. Ballard

BIBLIOTHÈQUE Un écrivain nous ouvre sa bibliothèque. Cette semaine : Bernard Frank

Les livres dans la tête, les dictionnaires sous la main

Des livres, Bernard Frank en a toujours été couvert. Mais ici, au Manoir de Breuil, dans la maison normande de sa chère Sagan qu'il occupe régulièrement, point. Ou si peu. Juste ses livres cultes – *Les Rats* (La Table ronde, 1953), *Solde* (Flammarion, 1980) – et tous ceux de la dame, disparue le 24 septembre 2004. Et, aussi, les envois des éditeurs qui espèrent, fébriles, que ce vieux chat se penchera sur leur production et s'en fera l'écho dans la chronique qu'il tient au *Nouvel Observateur*. Si l'ab-

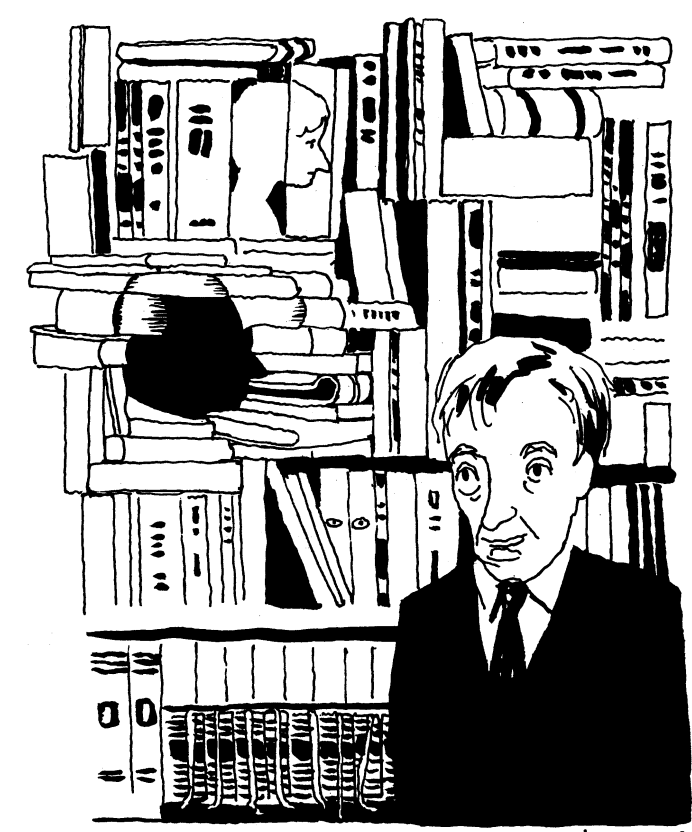
sence de bibliothèque est étrange, incongrue presque ici, une chose est certaine : il a toujours lu. Et beaucoup. Même – et peut-être surtout – pendant l'Occupation. Réfugié dans le Cantal, Bernard Frank lit alors tout ce que son père achète. Il se souvient ainsi de la lecture – il a à peine douze ans – des *Origines de la France contemporaine*, de Taine, et surtout de celle de l'*Histoire de la Révolution française*, de Michelet. Mais aussi de « choses plus frivoles », comme les romans d'Alexandre Dumas, dont la sœur aînée de son père possédait les œuvres complètes. Adolescent, Rimbaud et Lautréamont lui tombent des mains – « je bâillais, je ne comprenais pas ». Pourtant, l'un de ses arrière-grands-oncles, un certain Evariste Carrance, fut l'ami d'Isidore Ducasse. Et le premier à éditer *Les Chants de Maldoror* !

Comme son père ne lui interdit aucune lecture, au contraire, Bernard Frank découvre aussi des « choses plus osées » : *Les Liaisons dangereuses*, ou encore *L'Amant de Lady Chatterley*. Mais le premier choc véritable reste *Le Rouge et le Noir* : « *Madame de Rênal, Mathilde, c'était, dans deux genres très différents, le comble de l'audace !...* » Prière de remplir vous-même les points de suspension tant Bernard Frank, jouant, et avec quel talent, de sa timidité malade et légendaire, est passé maître ès ellipses. Toujours est-il qu'à l'entendre évoquer ainsi ces deux femmes le visiteur a la tangible impression qu'elles furent de proches amies.

Bien sûr, impossible de parler des écrivains avec Bernard Frank sans évoquer Drieu La Rochelle, auquel il consacra un essai. Mais l'on sent

bien qu'il n'a plus trop le goût de parler de ce collabo. Peut-être parce que s'il a pris, très tôt, et pour cause, conscience de sa judaïté, et de la lâcheté des hommes, Bernard Frank tient aujourd'hui *Israël* (La Table ronde, 1955) pour « [s]on meilleur texte peut-être ». Plus encore que *Solde* ou *Un siècle débordé*, qui lui ont assuré sa notoriété. D'ailleurs, si ce pays n'est pas sa « patrie enfin retrouvée », et qu'il n'en parlera jamais comme Camus, Jules Roy et tant d'autres ont parlé de leur Algérie, vous ne trouverez pas chez Bernard Frank de critique bien vigoureuse de l'Etat d'Israël. Loin de là : « *Les péchés de cet Etat en tant qu'Etat ne m'apparaissent pas aussi vivement qu'à Vidal-Naquet. Je ne suis pas un juif paradoxaux. Je sais comment Israël s'est construit. Je n'en attendais pas des miracles et je ne vois pas quel pays aurait pu lui tenir rigueur d'être un pays comme un autre.* »

Exit Drieu, donc. De même s'attarde-t-il assez peu sur Nimier, Laurent, Blondin, alors qu'il leur consacra en septembre 1952 un article qui fit alors grand bruit, dans lequel il les traita de « Hussards ». En revanche, il parle volontiers de Sartre, qui publia ledit article dans *Les Temps modernes*. Sartre proposa au jeune Frank de remplacer Etienne, qui « [l']agaçait un peu. Que voulez-vous, on s'agace de ce qu'on connaît trop... » Il devint alors son feuilletoniste, un feuilletoniste volontiers franc-tireur. Trop même, puisque, alors qu'il se moque des existentialistes dans son roman *Les Rats*, – Sartre charge son secrétaire, Jean Cau, de l'assassiner. Une « *exécution au petit jour quand la ville dort* » à laquelle Frank répliquera



OLISLAEGER

dans *Le Dernier des Mohicans* (Fasquelle, 1956) : il y dit son mépris pour Cau, et en profite pour régler son sort à Simone de Beauvoir. Parce qu'il semble, soutient-il, que, « *lorsqu'on aime un écrivain, on souffre de ses subites faiblesses, on lui en veut de ne pas avoir su les mieux cacher aux autres. Un lecteur à l'égard d'un de ses auteurs favoris a les mêmes sentiments exigeants,*

jaloux, que l'enfant envers les grandes personnes qu'il adore... Ce sont des statues, des images, Sartre aurait dit des minéraux. Depuis Les Mandarins, M^{me} de Beauvoir n'est plus un minéral. »

Pourtant, Bernard Frank se souvient aujourd'hui du couple mythique avec bonheur. Et pas seulement parce que, à l'époque, l'auteur de *La Nausée* le tenait pour

plus intelligent que lui, et qu'il contribua à faire éditer son premier texte, *Géographie universelle* (La Table ronde, 1953). Non, on sent que Sartre – celui notamment des *Réflexions sur la question juive* – a beaucoup compté : « *Il parlait très bien de tout. C'était un prodigieux professeur*... Et puis « *ne vaut-il pas mieux se brouiller avec ses maîtres* » ? D'ailleurs, comme Sartre, Bernard Frank s'entoure aujourd'hui presque uniquement de livres de la « Bibliothèque de la Pléiade ». S'il relit tout – de Proust à Montaigne, en passant par Racine et Saint-Simon –, Bernard Frank s'en tient aux auteurs français – « *en traduction, ce n'est pas la même chose* ». Il garde tout de même « *la gourmandise du petit texte* », et une curiosité pour les nouvelles parutions.

Alors qu'il doit son obsession pour les dates à son cher Diderot, Bernard Frank aime à chercher le mot exact dans les dictionnaires, qu'il garde à portée de main. Tous, sauf peut-être le *Quid* ? auquel il en voudra longtemps de l'avoir fait naître en 1927, alors qu'il est de 1929, « *petite année pour la Bourse mais excellente pour le bordeaux* », comme le note malicieusement l'un de ses principaux éditeurs, Dominique Gaultier, du Dilettante : « *Je ne suis pas une coquette, ni une actrice, mais avouez que c'est irritant, ce genre d'erreur. Déjà, une fois sur deux, on bourne d'un CK mon nom et voilà que l'on me donne l'âge de Bertrand Poirot-Delpech, il y a de quoi devenir enragé.* »

Emilie Grangeray

LA SEMAINE PROCHAINE :
Zadie Smith

DOMINIQUE SYLVAIN

PASSAGE DU DESIR

« Le duo de choc, Ingrid et Lola, a un bel avenir romanesque devant lui. » Elle

Prix des Lectrices ELLE Policier 2005

ÉDITIONS Viviane Hamy